DEUXIÈME ANNÉE
N° 25



19 JUIN 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

Le soir de la bataille de Solférino, les troupes françaises victorieuses défilent devant l'Empereur.
Mais, à l'occasion de ce massacre, une œuvre généreuse va naître... (voir p. 15)

Une bonne nouvelle !...

BONJOUR, les amis !

Aujourd'hui, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Lisez bien tous ce message, car il est très important et il s'adresse à chacun de vous en particulier.

Vous savez, le CLUB TINTIN que nous avons fondé, voici quelques mois, pour la plus grande joie de mes amis, eh bien, il va prendre un nouvel essor, grâce aux décisions qui viennent d'être prises pour le rendre accessible à tous.

Grâce aux innombrables demandes d'affiliation qui nous sont parvenues, ces dernières semaines, il nous a été permis de réduire considérablement le droit d'inscription au Club, ainsi que le prix de l'insigne de Tintin.

Désormais, ce droit d'inscription (qui était de vingt francs, vous vous en souvenez) sera réduit de moitié, c'est-à-dire qu'il ne s'élèvera plus qu'à **dix francs** pour ceux de mes amis qui ne sont pas abonnés au journal.

Quant aux abonnés, ils auront droit, comme par le passé, à l'inscription **gratuite** au Club Tintin.

D'autre part, l'insigne, dont le prix était de quinze francs, ne coûtera plus que **dix francs** désormais, ce qui est vraiment une somme modique, ne trouvez-vous pas ?

★

Cenpendant, que ceux de mes amis qui sont déjà membres du Club depuis quelque temps (les pionniers, en somme), se rassurent : ils ne seront pas lésés en cette affaire. Nous leur offrons une compensation d'importance qui les satisfera, je l'espère.

Ceux qui ont versé le montant de trente-cinq francs pour le droit d'inscription et l'insigne, au lieu de vingt francs (prix actuel), recevront les quinze francs perçus en trop sous la forme d'un superbe jeu expédié à leur adresse.

★

Plusieurs projets sont actuellement à l'étude dont la réalisation réjouira, j'en suis sûr, tous les membres du Club Tintin. Déjà, dès à présent, je puis vous annoncer une bonne nouvelle : chacun des membres du Club, anciens et nouveaux, recevra sous peu, gratuitement, à son adresse personnelle, une grille qui lui permettra de déchiffrer les messages secrets que je compte adresser à mes amis par la voie du journal.

Seuls les membres du Club seront en mesure de prendre connaissance de ces importants messages.

★

Comment devenir membre du Club Tintin ?

C'est bien simple. Il suffit :

1°) d'écrire au « Journal Tintin, à Bruxelles » pour en faire la demande, en indiquant d'une manière très lisible ses noms, prénom, date de naissance, adresse complète **et en joignant à sa lettre une photo** (format carte d'identité) qui devra figurer sur la carte de membre;

2°) de verser au C.C.P. n° 1909.16 (Editions du Lombard), soit la somme de **vingt francs** (droit d'inscription et insigne) pour les **non-abonnés**, soit le montant de **dix francs** (prix de l'insigne) pour les **abonnés** au journal.

La carte de membre et l'insigne (ainsi que la grille) vous seront envoyés aussitôt.

★

Une seule obligation pour les membres du Club Tintin : respecter le Code d'honneur qui a été publié dans le numéro 8 du 20 février dernier, et dont le texte figure au verso de la carte de membre. Cela peut se résumer en quatre mots : « Etre un chic type »

★

Une dernière remarque : Si vous ne trouvez pas le journal chez votre libraire, ABONNEZ-VOUS. Vous vous garantirez ainsi trois avantages. Y avez-vous déjà songé ?

1°) Le journal vous coûtera moins cher;

2°) Il vous sera remis, chaque semaine dans votre boite aux lettres;

3°) Vous acquerrez automatiquement le droit d'être membre du Club **gratis** (donc, bénéfice de dix francs).

★

Alors ? Qu'attendez-vous, je vous le demande ? Qu'attendez-vous pour devenir membre du Club ? Qu'attendez-vous pour porter l'insigne de Tintin ?

Tous à vos plumes, mes amis ! J'attends de vos nouvelles, dès demain.

Bonne poignée de main.

Tintin



MON COURRIER

Que mes amis qui m'écrivent — ils sont très nombreux — veuillent bien prendre patience. L'abondance du courrier que je reçois chaque jour ne me permet pas de leur répondre ici tout de suite. Ceux d'entre eux qui souhaitent recevoir une réponse personnelle sont priés de joindre à leur lettre, pour frais d'expédition, le montant de cinq francs en timbres-poste.

★

GODARD RAOUL, Jodoigne. — J'ai prévenu Mortimer du danger qu'il courait. Merci de me l'avoir signalé.

DEMEYERE PIETER, Courtrai. — Heureux d'apprendre que ma carte d'Amérique t'a fait plaisir. Mon voyage se poursuit au milieu de mille aventures !

JANSSEN MARTIN, Bruxelles. — Corentin est un garçon, voyons ! Et son ami Kim, un petit Hindou. Quant à la princesse, ne crains rien : ils veillent sur elle.

BRANQUART Georget, Ecaussines. — La mine d'or la plus profonde ? Comment le savoir exactement ? En tout cas, je puis t'assurer que ce n'est pas ma bourse !

MONK R., Gand. — Un roman policier ? Peut-être. Un article sur Mayne-Reid ? Certainement. Ta lettre contient beaucoup de demandes. Certaines d'entre elles seront exaucées, mais plus tard. Patience.

BLOIS MARCEL, Péruwelz. — En ce qui concerne les clubs locaux de « Tintin », je ne puis intervenir. Faites pour le mieux. Et soyez toujours de chics types.

DE WAEGENEER LOUIS, Molenbeek. — Très bien, ton petit dessin. Mais pourquoi ne pas me dire que tu l'as copié dans « Quick et Flupke ? »

HOUZEAU de LEHAIE CLAUDE, Mons. — Tu as raison : le bateau ancré devait avoir un feu blanc. Je te félicite de l'avoir remarqué. Le capitaine Haddock te remercie de lui réserver une bouteille de whisky; mais, avant de la vider ensemble, il nous faut retrouver ce bon M. Tournesol.

ECUREUIL RAYONNANT, Anvers. — Bien sûr, c'est Louis XIV qui a dit : « L'Etat, c'est moi ». Il s'agissait là d'une erreur d'imprimerie. Le Capitaine Haddock te félicite d'avoir résisté à la tempête sur le golfe de Gascogne. Quant au major Wings, il trouve qu'avoir volé déjà trente heures, pour un garçon de treize ans ça n'est pas mal.

FRANCOTTE J., Liége. — Ne sois pas égoïste : telle histoire peut ne pas te plaire qui intéressera tes camarades. Et si ceux-ci disaient la même chose pour « Le Secret de l'Espadon » que tu aimes tant ?

HERMANT RENE, Stembert. — Merci pour le langage chiffré que tu m'as envoyé. Si tu es membre du Club Tintin, tu recevras bientôt une grille qui te permettra de déchiffrer les messages secrets que je compte adresser à tous les membres du club.

RICHARD ROLAND, Wasmes. — Porte l'insigne fièrement, et reste digne de notre club : c'est ce que j'attends de toi.



TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

ABONN.	3 mois	6 mois	1 an
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

(Prix au numéro : 5,50 Frs.)

ALBUMS

« Le Lotus Bleu », « Tintin au Congo », « Tintin en Amérique », « L'Oreille Cassée » 60 Frs.

Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique* au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles. *Pour la France :* à Tintin-Paris - Boite Post. 14. *Pour le Congo :* à Tintin-Congo - Boite Post. 449.



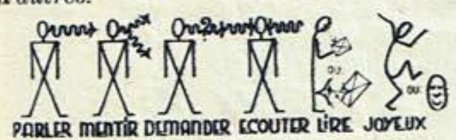


Mon cher Caméléon,

Je vais continuer aujourd'hui à te parler de la pictographie.

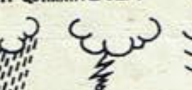
J'espère que tu as lu avec attention la chronique que j'ai rédigée précédemment à ce sujet, et que tu as compris les principes de ce procédé d'écriture. Voici, pour t'aider, quelques nouveaux exemples.

Les croquis que tu as sous les yeux représentent cinq actions et un état. Libre à toi d'en trouver beaucoup d'autres.



Nous abordons à présent les signes « atmosphériques » : le vent, la pluie et l'orage sont d'une lecture très aisée. Quant au signe « eau », nous en étudierons prochainement les formes selon qu'il désigne un ruisseau, un lac, la mer, etc...

MILLENEUFCENT QUARANTE SEPT 150 BISONS



VENT PLUIE ORAGE EAU-RUISSEAU

Et voilà, mon cher Caméléon ! Es-tu déjà capable de rédiger un message ?

Bien à toi.

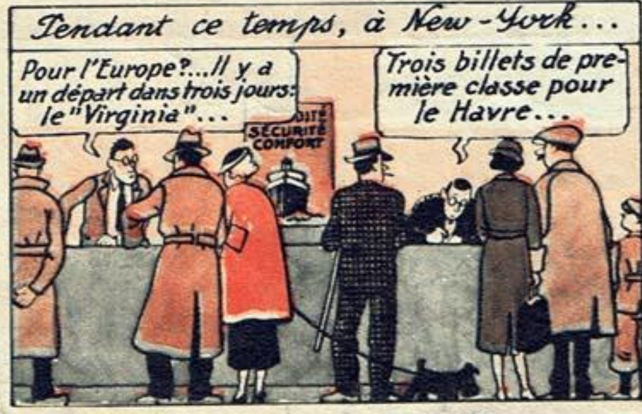
Bison Serviable.



















Je me suis renseigné, mes amis, sur les possibilités de vous procurer tout le matériel nécessaire à la construction d'un poste à galène. Malheureusement, on n'en fabrique plus maintenant : la radio a fait trop de progrès, et on ne se consacre plus qu'à la construction des postes puissants et perfectionnés. Il vous faudra donc, si vous ne trouvez rien dans les magasins spécialisés, tâcher d'acheter les accessoires indispensables au « vieux marché ».

Pour la bobine ou « self » d'accord, achetez, pour quelques petits francs, une self quelconque, en bon état, de 150 à 200 spires. Si vous préférez, vous pouvez la bobiner vous-même, sur un tube de carton bakélisé, avec du fil de cuivre bien isolé, de 2 à 5/10 de m/m de diamètre. Les deux extrémités du fil de votre self seront connectées, c'est-à-dire réunies à d'autres accessoires par des morceaux de fil de cuivre, suivant le schéma que je vais vous donner.

Cette self vous permettra de recevoir les postes en ondes moyennes, assez puissants et pas trop éloignés de chez vous, mais il faut qu'elle soit réglée au moyen d'un condensateur variable. Cette pièce, vous ne pouvez la faire vous-mêmes. On trouve, encore actuellement dans les magasins, de petits condensateurs variables, isolés au mica, qui ne coûtent pas cher : à moins que vous n'en trouviez un d'occasion. Ce sont des plaques métalliques, en demi-cercle ou de forme similaire, dont la moitié reste fixe, tandis que l'autre peut tourner à l'aide d'un bouton de commande. C'est en manœuvrant ce bouton que vous « couvrez » une certaine gamme de longueurs d'onde. Au condensateur, il y aura également deux bornes pour faire les connexions.

Quant au détecteur, c'est l'âme même du poste. Il s'agit d'un petit cris-

... DU MYSTÈRE

... Jo, Zette et Jocko



...On nous communique que les directeurs de toutes les Compagnies de Navigation sont réunis en ce moment, afin de discuter de la situation...



La situation est catastrophique, messieurs!...Déjà, après le pillage du "Manitoba", le nombre des passagers avait baissé dans des proportions inquiétantes. A partir de ce jour, il n'y en aura plus un seul et ce sera la ruine de nos Compagnies...

Va-t-on tolérer, messieurs, qu'en plein XXe siècle, des pirates puissent arraisonner et piller nos grands paquebots?... La terreur règnera-t-elle de nouveau sur les mers comme en des temps barbares?... Ce serait une honte pour notre civilisation!... Aussi posons-nous nettement la question: que va faire le Gouvernement?

Allo?...Oui, ici le Ministère de la Marine...Oui, monsieur le Ministre, deux escadrilles d'hydravions sont prêtes à partir. Elles essayeront de repérer et de détruire le sous marin. Elles peuvent partir?...Bien!





(A suivre.)



KID DUSSART!

En anglais, kid veut dire : chevreau. C'est aussi un mot d'argot qui sert à désigner un gosse.

Et Dussart n'est qu'un grand gosse. Il n'est pas très sérieux, pas opiniâtre, pas travailleur, pas réfléchi Il adore les frites. Ce n'est pas un crime. Mais un boxeur ne peut pas trop adorer les frites, qui l'alourdissent et l'empâtent. Qui donc fera comprendre cela à Kid Dussart ?

Un jour, moins d'une semaine avant une rencontre importante, pas de Kid Dussart à l'entraînement ! Le temps passe. Toujours pas plus de Kid que d'arête dans une dinde. Eperdu, son entraîneur part à sa recherche. Savez-vous où il l'a retrouvé? Au quai de la Batte, où il jouait furieusement aux billes avec quelques galopins de dix à douze ans !

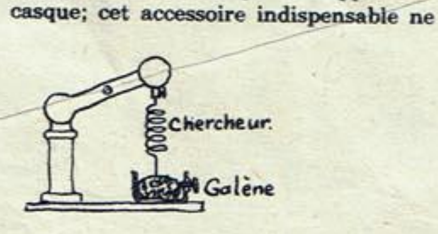
★

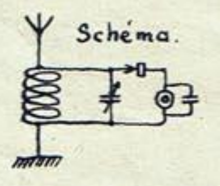
Que me dirait mon interlocuteur liégeois s'il me rencontrait à présent ? Kid Dussart paraît avoir renoncé à sa conduite de bâton de chaise. Finies les fantaisies ! Cette fois Dussart prend le sport au sérieux. Battu deux fois par le français Di Cristo, il l'a battu très nettement à leur troisième rencontre et a, du même coup, ceint la couronne de champion d'Europe. Quand paraîtront ces lignes, notre valeureux Liégeois, supporter acharné du Standard, aura probablement déjà fait oublier l'impression fâcheuse que provoqua son abandon devant Proietti. Puisse-t-il défendre longtemps encore, avec brio, l'honneur de la Belgique sur les rings européens! E. T.



tal (comme une petite pierre noire ou grise, à facettes brillantes) de sulfure de plomb, appelée galène. Le cristal est fixé dans une petite boîte en cuivre, soit par des vis de serrage, soit par de la soudure; une connexion y aboutit. Sur ce cristal, vient s'appuyer une très fine pointe de fil de cuivre ou d'argent, tenue à l'extrémité d'un bras mobile auquel aboutit une autre connexion. La pointe, appelée chercheur, doit pouvoir se déplacer, car on doit chercher avec elle le point le plus sensible de la galène; quand on a trouvé ce point, on n'y touche plus si la nécessité ne s'en fait pas sentir. Vous ne trouverez un détecteur que d'occasion; peut-être, en cherchant bien, une galène neuve...

Enfin il vous faudra un écouteur, ou mieux, deux écouteurs réunis par une barrette élastique, ce que l'on appelle un casque; cet accessoire indispensable ne





se trouve que d'occasion. Attention !... Avant d'acheter, faites ouvrir devant vous l'écouteur, et veillez à ce qu'il soit encore bien aimanté, c'est-à-dire que la plaque vibrante soit nettement attirée par les bobines, et y soit comme collée. Au dos de l'écouteur, doit se trouver l'indication de sa résistance : vous devez la choisir de 500 à 2.000, ni plus ni moins. Demandez en même temps au marchand un petit condensateur fixe de 2 à 5/1.000 de microfarad, pour « shunter » l'écouteur. Je ne m'étendrai pas sur la théorie de ce condensateur; qu'il vous suffise de l'avoir !

Nous verrons la semaine prochaine le schéma de montage et la réalisation de notre poste.

T. Tournesol



AVANT que leur coup fût ajusté, des rides se dessinèrent à la surface de l'eau; elles décrivirent une diagonale, et semblèrent se diriger de façon à rejoindre les ondes qui étaient produites par le nageur; une tête se montra bientôt à l'endroit où l'on remarquait ces rides, et l'on aperçut un monstre dont la couleur était sombre et le corps très allongé.

— Un crocodile ! un crocodile ! s'écria-t-on de *la Pandore*.

Le capitaine et son complice ôtèrent le doigt qu'ils avaient posé sur la détente, et relevèrent leur mousquet; l'œuvre de mort allait avoir lieu sans qu'ils eussent besoin d'intervenir, et je vis une joie satanique rayonner sur leur visage.

— Pauvre Dutchy ! s'écria une voix pleine de pitié, il n'atteindra jamais la rive; c'en est fait de lui. Pauvre garçon ! le crocodile va le saisir.

A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que le monstrueux amphibie, qui s'était rapproché de sa victime, s'élança comme un trait, laissa voir au-dessus du fleuve son dos couvert d'écailles, saisit la cuisse du nageur entre ses mâchoires puissantes, et plongea subitement. Un cri déchirant s'échappa des lèvres du malheureux qu'il entraînait au fond du fleuve, cri suprême qui retentit

RESUME. — Le jeune Will s'est, sans le savoir, engagé à bord d'un négrier. Seul, de tout l'équipage, le matelot Ben Brace lui témoigne quelque amitié. Comme le navire arrive en Guinée, où doit se faire le chargement des esclaves, le vieux « Dutchy », marin de « la Pandore », saute à la mer pour échapper aux persécutions de ses compagnons de bord...

dans les bois, dont les échos le prolongèrent; il vibrait encore à notre oreille, que les bulles d'eau teintées de sang, qui montaient à la surface de la rivière, indiquaient seules l'endroit où avait disparu l'infortuné Dutchy.

— C'est bien fait ! vociféra le skipper en accompagnant ces mots d'un horrible juron; la perte n'est pas grande : un marin d'eau douce, un lâche dont nous nous passerons bien.

— Assurément ! s'empressa de dire le contremaître, qui appuya cette affirmation par une kyrielle de blasphèmes. Avis à quiconque essayerait de déserter, ajouta l'odieux homme en se retournant vers moi. Si l'imbécile n'avait pas quitté *la Pandore*, cette aventure ne lui serait pas arrivée; après tout, s'il préférait la panse d'un crocodile au gaillard d'avant d'un bon navire, il a ce qu'il demandait. Mais c'est tout de même dans un drôle d'équipage qu'il a fini par s'enrôler.

Le capitaine accueillit ces paroles avec d'affreux éclats de rire auxquels se mêlèrent ceux d'une partie des matelots; puis, ayant reporté leurs mousquets à la place où ils les avaient trouvés, le skipper et le contremaître retournèrent à leurs hamacs, et furent bientôt profondément endormis. Les hommes de l'équipage, groupés autour du cabestan, causèrent pendant quelques minutes de l'horrible catastrophe qui venait de se passer sous leurs yeux; mais leur conversation prouvait la cruauté de leur âme; les uns riaient des plaisanteries des autres.

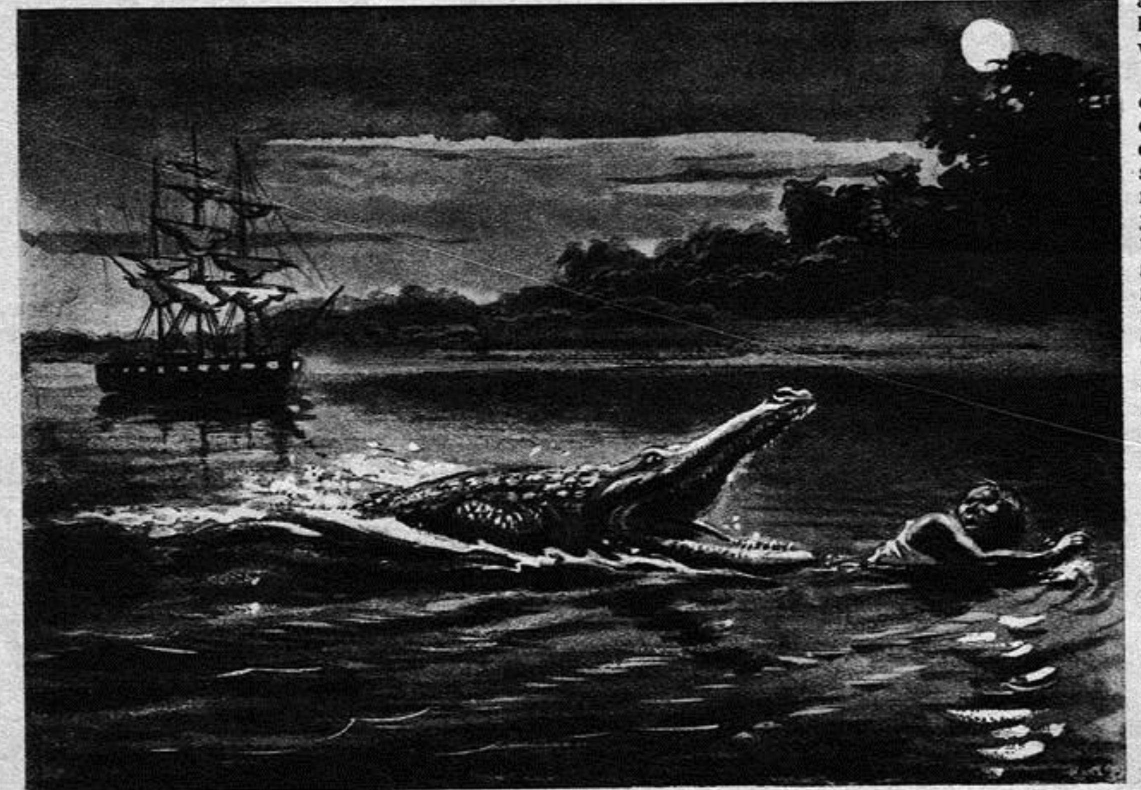
— Je voudrais bien savoir, disait-on, si Dutchy a fait un testament ?

Question d'autant plus piquante que le malheureux n'avait jamais possédé qu'un vieux couteau, une écuelle d'étain, une fourchette, une cuiller de fer, et quelques haillons qui lui servaient d'habits.

— Mais qui sera son héritier? dit quelqu'un. Et toute la bande de rire à cette demande imprévue.

Bref, on arrêta que, le lendemain matin, on jouerait à la rafle à qui appartiendrait l'équipement du défunt; ce point une fois réglé, tous les matelots se dispersèrent, les uns pour retourner à leur cadre, les autres pour regagner leur hamac, qui se balançait au vent.

Tout l'équipage fut bientôt endormi, et le silence régna de nouveau sur *la Pandore*; quant à moi, j'étais appuyé sur le bordage du navire, le regard fixé à l'endroit où j'avais vu disparaître l'infortuné Dutchy. Rien ne pouvait guider les yeux; l'écume sanglante qui, pendant quelques minutes, avait rougi un point du fleuve, s'était dispersée depuis longtemps, et l'eau sombre fuyait autour de moi sans que le moindre mouvement intérieur vînt en rider la surface; mais mon imagination frappée revoyait toujours cet horrible spectacle, ce monstre hideux ayant dans sa gueule le corps de sa victime; j'entendais toujours ce cri d'angoisse répété par l'écho. Rien pourtant ne bruissait autour de moi; pas une feuille que le vent fît trembler sur la rive, pas un souffle de l'air, pas un murmure de l'onde; on aurait dit que la nature elle-même, terrifiée par cet effroyable événement, avait été réduite au silence.



Le monstrueux amphibie s'élança comme un trait...

CHAPITRE XV

Je fus bien content lorsque le matin arriva, car je n'avais pas pu dormir de la nuit; le sort de mon pauvre camarade me préoccupa toute la journée suivante : il me semblait que je devais avoir une pareille destinée. C'est la terreur que m'inspirait le capitaine qui éveillait dans mon âme ces douloureux pressentiments; suivant moi, les véritables meurtriers du pauvre Dutchy étaient le skipper et son affreux contremaître, le crocodile n'était venu là que par hasard et comme un accessoire; le Hollandais, sans lui, n'en aurait pas moins été tué par ces deux hommes qui l'avaient déjà visé; le monstre n'avait fait que les prévenir, et il était évident que, si le pauvre matelot avait succombé sous les balles de ces affreux coquins, ces derniers n'en auraient eu ni plus de remords, ni plus de souci. J'avais donc de bons motifs pour les craindre, et il n'était pas étonnant que l'inquiétude assiégeât ma pensée.

Durant toute la journée, le cri suprême du pauvre matelot retentit à mon oreille, et d'une façon d'autant plus douloureuse, qu'il formait un contraste poignant avec les éclats de rire et la gaieté bruyante de tout notre équipage. C'était grande fête à bord du négrier : le capitaine recevait le roi Dingo-Bingo, et Sa Majesté s'était fait accompagner des principaux hommes de sa tribu. Les libations se prolongèrent fort avant dans la nuit.

Les grossières marchandises que nous avions apportées furent alors déposées sur la rive et délivrées au roi Dingo, qui, en échange, compta ses captifs au capitaine, dont ils devenaient les esclaves. Toutefois, avant de les emmagasiner à bord, il nous restait à faire quelques travaux indispensables : les grilles que l'on avait détruites pendant la chasse du croiseur devaient être remplacées; il fallait consolider les cloisons destinées à séparer les hommes des femmes, vider les tonnes et les remplir d'eau douce, enfin terminer tous nos préparatifs; on s'occuperait ensuite de charger la cargaison, chose extrêmement facile, puisqu'on n'avait pas la peine de transporter les ballots, et que d'eux-mêmes ils pouvaient prendre la place qui leur était assignée.

En attendant que *la Pandore* fût prête à les recevoir, les esclaves restèrent à l'endroit où ils étaient casernés, et l'on travailla sur le navire à disposer tout ce qu'il fallait pour leur embarquement.

J'aspirais toujours, et avec plus d'ardeur que jamais, à passer quelques moments à terre; il me semblait que j'aurais été bien heureux si j'avais pu courir dans les bois, que j'y aurais puisé la force de supporter les horreurs de la traversée que nous allions faire, et dont la seule idée éveillait dans mon âme les plus vives appréhensions.

Ce n'était pas la perspective de mes propres souffrances qui m'inspirerait tant d'inquiétude : c'était la pensée des tortures dont j'allais être le témoin, du spectacle de cette foule entassée dans un endroit insuffisant pour la contenir, de tous ces pauvres nègres ayant à peine assez de place pour s'asseoir, condamnés à passer de longues semaines sans se coucher, à demi-morts de faim et de soif, pantelants sous une chaleur tropicale, au milieu d'un air empoisonné, où beaucoup de ces malheureux allaient trouver la mort; et non seulement j'aurais sous les yeux le tableau de toutes ces misères, mais je serais peut-être condamné à prendre part à l'œuvre des bourreaux : il n'était donc pas étonnant que je fusse d'une inquiétude affreuse.

Ma vie était déjà bien assez misérable, bien assez pleine de regrets. Ce n'était point une vocation irrésistible pour la marine qui m'avait arraché au foyer paternel; c'était le besoin de parcourir des pays inconnus, la passion des voyages, l'amour des aventures qui m'avaient entraîné.

— Une fois marin, me disais-je, plus d'obstacles, plus d'entraves, le monde me sera ouvert.

Quelle déception ! J'étais en Afrique, à cent mètres de la rive, et c'est tout au plus s'il m'était permis de regarder le sublime paysage qui se déroulait sous mes yeux. J'étais comme un prisonnier qui, à travers les barreaux de sa geôle, entrevoit l'horizon sans limites, comme un oiseau qui, derrière le treillis de sa cage, aperçoit la feuillée qui l'attire.

Toutefois, j'avais quelque espérance de réaliser mes vœux; Ben Brace m'avait promis qu'aussitôt qu'il obtiendrait pour lui-même la permission d'aller à terre, il demanderait que je pusse l'accompagner. Cette perspective me ravissait, bien que je ne fusse pas sans inquiétude sur la réponse qui serait faite à la requête de mon généreux protecteur.

En attendant, je m'efforçais de me distraire, de rompre la monotonie des jours, en observant avec soin toutes les choses que je pouvais découvrir. Du pont même de *la Pandore*, tout ce que j'apercevais était nouveau pour moi et m'intéressait vivement. Nous nous trouvions dans un pays tout à fait inhabité; les baraques et les cases que l'on voyait auprès du fleuve n'étaient qu'une résidence temporaire; elles constituaient la factorerie du roi Dingo-Bingo; mais Sa Majesté n'y demeurait pas habituellement; sa ville et son palais étaient situés dans l'intérieur des terres, où le sol est plus élevé et le climat plus salubre; car les maladies abondent sur la côte occidentale d'Afrique. Le roi ne venait ici qu'une fois par an, à l'époque où certains négriers entraient dans la rivière pour y prendre leur cargaison d'esclaves. Il descendait alors avec le troupeau qu'il avait rassemblé, troupeau humain qui formait son principal revenu, et qu'il se procurait, ainsi que nous l'avons dit, par des chasses à l'homme et des combats sanglants; ses gardes, ses conseillers ne manquaient pas de le suivre dans cette expédition commerciale : car la visite du négrier, dont le chargement de rhum et d'eau-de-vie était destiné au roi Dingo, donnait lieu à une série de fêtes qui faisaient les délices des courtisans de Sa Majesté.

Pendant tout le reste de l'année, la factorerie était déserte; le baracon était vide, ainsi que les cases du roi; les animaux féroces, moins cruels et moins redoutables que l'homme, venaient prendre la place que celui-ci avait occupée, et leurs voix troublaient seules le silence de la nature.

C'est pour cela que je trouvais un charme profond à la scène qui se déployait à mes yeux; son aspect sauvage avait pour moi un puissant intérêt; et dans le cercle restreint que ma vue pouvait saisir, je découvrais de quoi satisfaire mon ardente curiosité.

Je voyais les hippopotames géants traverser l'eau des fleuves, et se traîner sur la rive. Il y en avait de deux sortes : car, bien que ce soit un fait peu connu, même des naturalistes, on en trouve deux espèces dans les rivières de la côte occidentale d'Afrique; l'une est beaucoup plus petite que l'autre et n'a pas été décrite aussi souvent que l'hippopotame ordinaire. Il n'y avait pas d'heure où je ne visse d'énormes crocodiles, gisant au bord du fleuve comme des troncs d'arbres, auxquels ils ressemblaient alors, ou poursuivant dans la rivière quelque poisson dont ils s'emparaient bien vite.

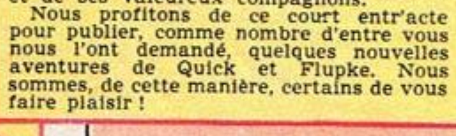
(A suivre.)

Traduction d'Henriette Loreau.
Illustrations de P. Cuvelier.



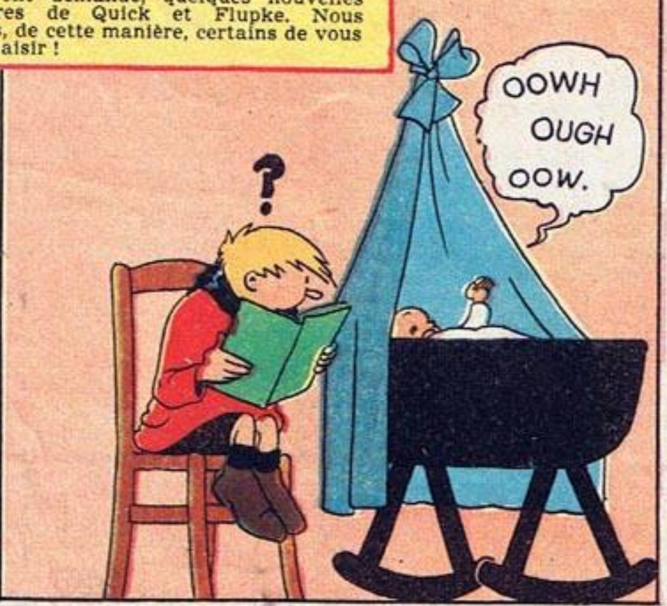
...d'énormes crocodiles gisant au bord du fleuve...

NOTRE excellent ami Hergé va prendre quelques jours de repos. Oh, ne vous inquiétez pas, il se porte fort bien. Mais en refusant de ménager ses forces pour vous retrouver chaque semaine au rendez-vous du « Temple du Soleil », notre ami s'est un peu surmené.
Il nous reviendra vite, Dieu merci. Il élabore d'ailleurs, dès à présent, la suite des aventures passionnantes de Tintin et de ses valeureux compagnons.
Nous profitons de ce court entr'acte pour publier, comme nombre d'entre vous nous l'ont demandé, quelques nouvelles aventures de Quick et Flupke. Nous sommes, de cette manière, certains de vous faire plaisir !



LES EXPLOITS DE

par

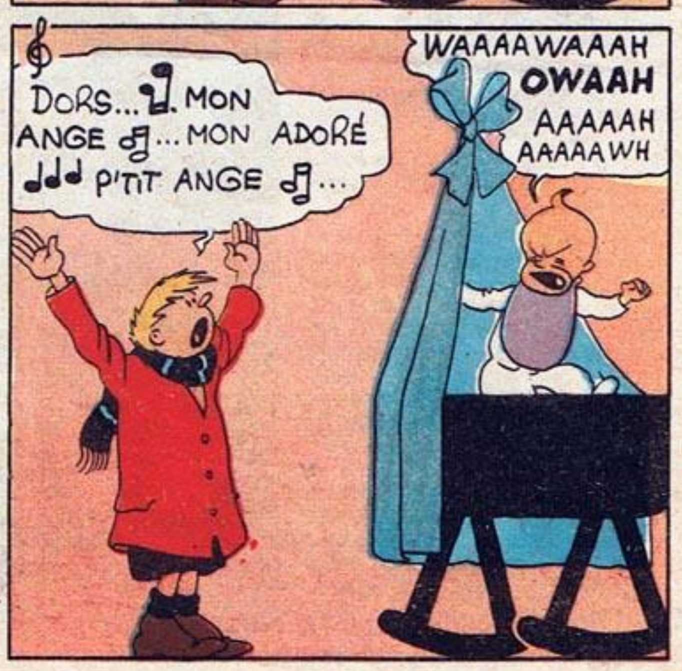












QUICK ET FLUPKE

ERGÉ

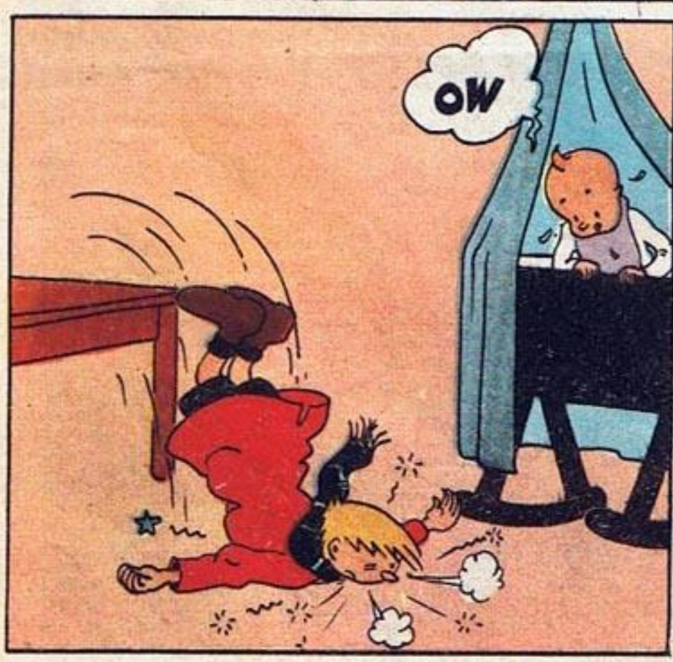
BERCEUSE



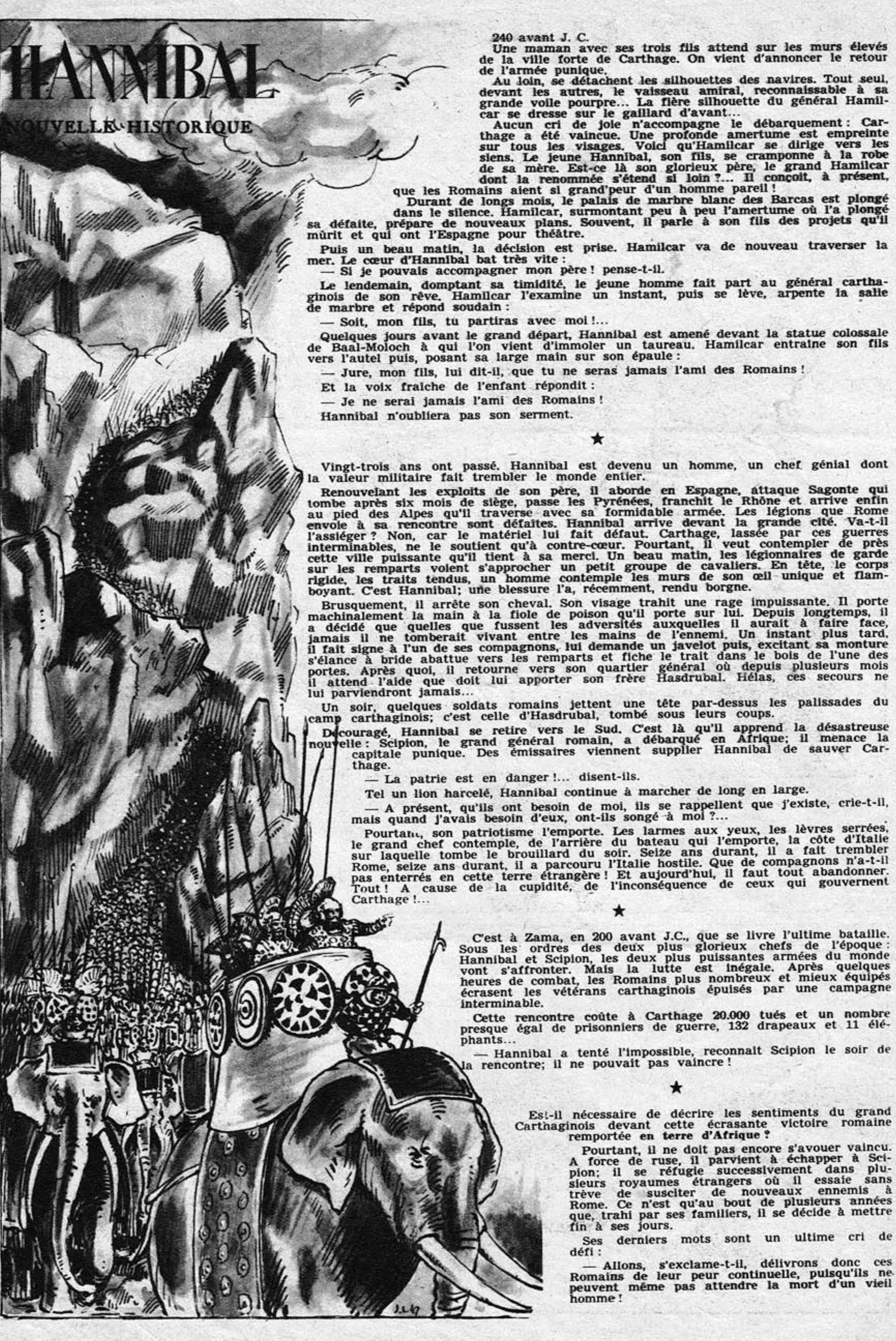












HANNIBAL

NOUVELLE HISTORIQUE

240 avant J. C.

Une maman avec ses trois fils attend sur les murs élevés de la ville forte de Carthage. On vient d'annoncer le retour de l'armée punique.

Au loin, se détachent les silhouettes des navires. Tout seul, devant les autres, le vaisseau amiral, reconnaissable à sa grande voile pourpre... La fière silhouette du général Hamilcar se dresse sur le gaillard d'avant...

Aucun cri de joie n'accompagne le débarquement : Carthage a été vaincue. Une profonde amertume est empreinte sur tous les visages. Voici qu'Hamilcar se dirige vers les siens. Le jeune Hannibal, son fils, se cramponne à la robe de sa mère. Est-ce là son glorieux père, le grand Hamilcar dont la renommée s'étend si loin ?... Il conçoit, à présent, que les Romains aient si grand'peur d'un homme pareil !

Durant de longs mois, le palais de marbre blanc des Barcas est plongé dans le silence. Hamilcar, surmontant peu à peu l'amertume où l'a plongé sa défaite, prépare de nouveaux plans. Souvent, il parle à son fils des projets qu'il mûrit et qui ont l'Espagne pour théâtre.

Puis un beau matin, la décision est prise. Hamilcar va de nouveau traverser la mer. Le cœur d'Hannibal bat très vite :

— Si je pouvais accompagner mon père ! pense-t-il.

Le lendemain, domptant sa timidité, le jeune homme fait part au général carthaginois de son rêve. Hamilcar l'examine un instant, puis se lève, arpente la salle de marbre et répond soudain :

— Soit, mon fils, tu partiras avec moi !...

Quelques jours avant le grand départ, Hannibal est amené devant la statue colossale de Baal-Moloch à qui l'on vient d'immoler un taureau. Hamilcar entraîne son fils vers l'autel puis, posant sa large main sur son épaule :

— Jure, mon fils, lui dit-il, que tu ne seras jamais l'ami des Romains !

Et la voix fraîche de l'enfant répondit :

— Je ne serai jamais l'ami des Romains !

Hannibal n'oubliera pas son serment.

★

Vingt-trois ans ont passé. Hannibal est devenu un homme, un chef génial dont la valeur militaire fait trembler le monde entier.

Renouvelant les exploits de son père, il aborde en Espagne, attaque Sagonte qui tombe après six mois de siège, passe les Pyrénées, franchit le Rhône et arrive enfin au pied des Alpes qu'il traverse avec sa formidable armée. Les légions que Rome envoie à sa rencontre sont défaites. Hannibal arrive devant la grande cité. Va-t-il l'assiéger ? Non, car le matériel lui fait défaut. Carthage, lassée par ces guerres interminables, ne le soutient qu'à contre-cœur. Pourtant, il veut contempler de près cette ville puissante qu'il tient à sa merci. Un beau matin, les légionnaires de garde sur les remparts voient s'approcher un petit groupe de cavaliers. En tête, le corps rigide, les traits tendus, un homme contemple les murs de son œil unique et flamboyant. C'est Hannibal; une blessure l'a, récemment, rendu borgne.

Brusquement, il arrête son cheval. Son visage trahit une rage impuissante. Il porte machinalement la main à la fiole de poison qu'il porte sur lui. Depuis longtemps, il a décidé que quelles que fussent les adversités auxquelles il aurait à faire face, jamais il ne tomberait vivant entre les mains de l'ennemi. Un instant plus tard, il fait signe à l'un de ses compagnons, lui demande un javelot puis, excitant sa monture s'élance à bride abattue vers les remparts et fiche le trait dans le bois de l'une des portes. Après quoi, il retourne vers son quartier général où depuis plusieurs mois il attend l'aide que doit lui apporter son frère Hasdrubal. Hélas, ces secours ne lui parviendront jamais...

Un soir, quelques soldats romains jettent une tête par-dessus les palissades du camp carthaginois; c'est celle d'Hasdrubal, tombé sous leurs coups.

Découragé, Hannibal se retire vers le Sud. C'est là qu'il apprend la désastreuse nouvelle : Scipion, le grand général romain, a débarqué en Afrique; il menace la capitale punique. Des émissaires viennent supplier Hannibal de sauver Carthage.

— La patrie est en danger !... disent-ils.

Tel un lion harcelé, Hannibal continue à marcher de long en large.

— A présent, qu'ils ont besoin de moi, ils se rappellent que j'existe, crie-t-il, mais quand j'avais besoin d'eux, ont-ils songé à moi ?...

Pourtant, son patriotisme l'emporte. Les larmes aux yeux, les lèvres serrées, le grand chef contemple, de l'arrière du bateau qui l'emporte, la côte d'Italie sur laquelle tombe le brouillard du soir. Seize ans durant, il a fait trembler Rome, seize ans durant, il a parcouru l'Italie hostile. Que de compagnons n'a-t-il pas enterrés en cette terre étrangère ! Et aujourd'hui, il faut tout abandonner. Tout ! A cause de la cupidité, de l'inconséquence de ceux qui gouvernent Carthage !...

★

C'est à Zama, en 200 avant J.C., que se livre l'ultime bataille. Sous les ordres des deux plus glorieux chefs de l'époque : Hannibal et Scipion, les deux plus puissantes armées du monde vont s'affronter. Mais la lutte est inégale. Après quelques heures de combat, les Romains plus nombreux et mieux équipés écrasent les vétérans carthaginois épuisés par une campagne interminable.

Cette rencontre coûte à Carthage 20.000 tués et un nombre presque égal de prisonniers de guerre, 132 drapeaux et 11 éléphants...

— Hannibal a tenté l'impossible, reconnaît Scipion le soir de la rencontre; il ne pouvait pas vaincre !

★

Est-il nécessaire de décrire les sentiments du grand Carthaginois devant cette écrasante victoire romaine remportée **en terre d'Afrique ?**

Pourtant, il ne doit pas encore s'avouer vaincu. A force de ruse, il parvient à échapper à Scipion; il se réfugie successivement dans plusieurs royaumes étrangers où il essaie sans trêve de susciter de nouveaux ennemis à Rome. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années que, trahi par ses familiers, il se décide à mettre fin à ses jours.

Ses derniers mots sont un ultime cri de défi :

— Allons, s'exclame-t-il, délivrons donc ces Romains de leur peur continuelle, puisqu'ils ne peuvent même pas attendre la mort d'un vieil homme !

Notre Grand Concours de Pâques







le coin des timbrés

A la demande de plusieurs d'entre vous, je vous présente aujourd'hui une série de vignettes représentant les principaux filigranes philatéliques. En voici la provenance :

1 et 2 : Colonies anglaises; 3, 4 et 5 : Grande-Bretagne; 6 : Australie du Sud; 7 : Australie orientale; 8 : Belgique; 9 : Egypte; 10 : Grand Duché de Luxembourg; 11 et 12 : Norvège; 13 : Hollande; 14 : Suisse; 15 : Argentine.

TABEL B'		
1 CA	2 CC	3
4	5	6 SA
7	8	9
10 W	11	12
13	14	15 RA

F. D.
(Edit. « Sagitta »).

MALI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS ?

EINSTEIN, le célèbre savant, tarda tellement à parler, étant tout petit, que ses parents, désespérés, crurent longtemps qu'il était muet ou simple d'esprit. Il s'est « rattrapé » depuis lors.

ENFANTS PRODIGES :

ON assiste aujourd'hui, en Amérique, à une série de records dans le domaine de la précocité.

Randy Manguso de Danver, à l'âge de 2 ans, connait l'alphabet par cœur dans les deux sens.

Billy Martin de Concord, âgé de 8 ans, va passer son examen de pilote d'aviation.

David Cavalaugh d'Atlantic City à 24 mois s'est mis tout seul au volant d'un camion et a conduit l'immense véhicule tout au long d'une rue.

Donald Gretzer de Badford âgé de 13 ans est devenu joueur professionnel de billard. Il avait commencé à s'entrainer à l'âge de 6 ans.



NOS PETITS PROBLÈMES

DE quelle manière un gaucher tient-il son couteau lorsqu'il mange des escargots ?

★

UNE embarcation ne peut supporter qu'une charge maxima de 150 kgs. Comment Pierre, Jean et Jacques, qui pèsent respectivement 70, 80 et 120 kgs., parviendront-ils à traverser le fleuve à bord de cette embarcation ?



MOTS CROISES DU N° 23
(solution)

HORIZ. : 1. Fête. - Papa. — 2. Amitié. - An. — 3. Maternel. — 4. Ici. - Renie. — 5. Li. - Mi. - Ter. — 6. Légataire. — 7. Etale. — 8. Pain. - Rue. — 9. Point. - Er.

VERTIC. : 1. Famille. — 2. Emacié. - Po. — 3. Titi. - Geai. — 4. Eté. - Matin. — 5. Irritant. — 6. Pene. - Al. — 7. Entière. — 8. Palier. — 9. An. - Erèbe.

★

Les solutions des problèmes parus dans le N° 24 seront publiés jeudi prochain.

Notre grand Concours de Pâques

NOUS publions ci-dessus cinq des plus belles photos réalisées par nos lecteurs. Sans doute en existe-il encore beaucoup d'autres fort intéressantes, soit par leur originalité, soit par le choix du sujet, mais il nous est impossible, vous le comprendrez aisément, les amis, de les publier toutes !... Un gros volume n'y suffirait pas. Les cinq photos que vous avez sous les yeux nous sont envoyées par :

1. *Souffrance divine :* DECOSTER Jean, rue de Corbeekloo, 93 à Heverle.

2. *Aurore :* WINTERBEEK Claude, Chaus. d'Alsemberg, 235, Forest-Bruxelles.

3. *Quiétude :* FRANÇOIS André, rue des Pâquerettes, 56, Schaerbeek.

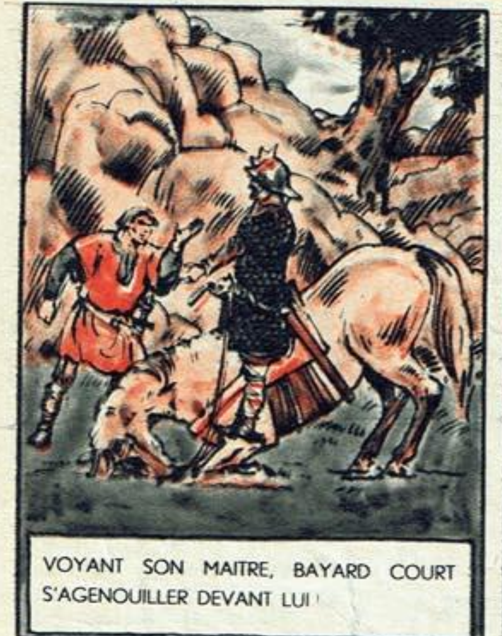
4. *Reposoir :* ROBERT Martin, route provinciale, 68, Bousval.

5. *Nénuphars :* WAUCQUIEZ R., rue Montoyer, 65, Bruxelles.

Encore une fois, nos plus chaleureuses félicitations à tous nos lauréats !

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY


VOYANT SON MAITRE, BAYARD COURT S'AGENOUILLER DEVANT LUI !







RENAUD REND LA MAIN A BAYARD QUI FAIT UN SAUT DE TRENTE PIEDS !


A LA VUE DE RENAUD ET DES HOMMES DE MAUGIS, LES FRANÇAIS TOURNENT BRIDE !



BIENTOT, DES TROIS MILLE CHEVALIERS DE CHARLEMAGNE, IL EN RESTE A PEINE TROIS CENTS !

SURVENANT A POINT, LES ARCHERS ACHEVENT LEUR DEROUTE.


COMME OGER L'AVAIT PREVU, LA COLERE DE CHARLEMAGNE EST GRANDE


DU POMMEAU DE SON EPEE, MAUGIS BROIE DES HERBES MAGIQUES




AVEC LE BAUME OBTENU, IL FERME LES PLAIES DE SES COUSINS


PUIS, JOYEUX, LES FRERES RETOURNENT A MONTAUBAN. MAIS UN ESPION, QUI LES VOIT, COURT PREVENIR LE ROI YON.

(A suivre.)



JE présume, mes amis, que la plupart d'entre vous se sont déjà mis au travail, et qu'après avoir trouvé la bouteille idéale, ils ont déjà choisi le bois le plus beau pour y tailler leur coque. C'est parfait ! Nous allons voir comment mener notre travail à bien.

La forme de la coque vous a été donnée dans les deux vues de la dernière chronique. A cette dimension, il n'est pas utile, évidemment, de vous indiquer les différentes coupes exactes du bateau. Qu'il vous suffise de tailler vers l'avant un certain dévers, c'est-à-dire de faire l'avant plus étroit en dessous qu'au dessus.

Ceux qui se sentiront très adroits feront bien de donner à leur coque deux millimètres de moins en hauteur, et de coller tout autour des ponts de petits plats-bords en bristol, de deux millimètres de haut.

Sur le pont seront collés plusieurs petits rectangles de carton mince figurant des écoutilles, et un petit bloc représentant une cabine, portant sur son toit deux petites chaloupes retournées.

L'extérieur de la coque pourra être gris ou noir, avec une ligne blanche et, à la flottaison, une fine ligne rouge un peu plus haut à la pointe avant, comme si l'on voyait un tout petit peu de la carène (bas de la coque) laquelle est généralement peinte au minium de plomb. Le pont doit rester en bois naturel ou n'être que très légèrement teinté, tandis que tout ce qui s'y trouve peut être peint en blanc ou en ocre, y compris les bas-mâts.

Les mats se composent tous de deux parties, liées finement comme le montre la figure ci-contre. Le beaupré (mat oblique de l'avant) devra être particulièrement fort et solidement fixé, car vous devez tous vous rappeler qu'il sera traversé par le gros étai, cordage qui ressortira du goulot de la bouteille et qui vous permettra de relever tous les mâts. Les autres étais devront être tendus de la même façon, mais ils ne feront presque aucun effort.

Attention, donc, à bien fixer ce gros étai, qui du premier mât, pourra se prolonger horizontalement à tous les autres, auxquels il sera solidement attaché. Bien fixer également les différents haubans, de chaque côté des mâts.

Les bômes (vergues horizontales inférieures) et les cornes (vergues obliques supérieures) devront être fixés aux mâts par des petits fils leur permettant, par la suite, de se replier complètement. On voit clairement, sur la vue générale, les autres cordages qui maintiennent l'ensemble de la voilure.

Outre les trois focs triangulaires qui se trouvent à l'avant, chaque mât supporte une voile aurique tendue entre le mât, la bôme et la corne, et une flèche, triangulaire, au dessus de la précédente, entre la



corne et la flèche. Il faudra, évidemment, employer pour la voilure, la toile la plus fine qui se puisse trouver, et la couper sans l'effilocher; bien entendu, à cette dimension, il ne faut pas compter l'ourler ni la lacer, mais **la coller**.

Je vous rappelle qu'il vous faudra « croquer » les six mâts, pour pouvoir les coucher vers l'arrière. Vous enduirez le dessous du bateau de seccotine; vous ferez pénétrer le navire dans la bouteille et vous le mettrez en place. Le lendemain, il s'agira de redresser les mâts, comme je vous l'ai déjà expliqué.

Maintenant, au travail et bonne chance. Attention : date limite, le 21 juillet !



Erol FLYN. — De bons nageurs peuvent rester sous l'eau un peu plus d'une minute. Exceptionnellement, des champions de plongeon sont arrivés à plusieurs dizaines de mètres de profondeur.

Constant BENTEN, Ostende. — Un bateau qui tombe en panne en pleine mer doit attendre du secours; s'il n'a pas d'ancre, il peut être déporté très loin par le courant. Autrefois, les gros bateaux emportaient des réserves de bois pour réparer les mâts.

André VANHEUVERZWIJN, Ixelles. — Il y a également des navires en acier qui y vont. Il suffit que la construction en soit assez robuste. Celà dépend de la vitesse du vent et de la puissance des moteurs. Aucun bateau à voiles ne peut avancer en plein contre le vent; il doit « tirer des bordées ».

Georges D'HONDT. — J'ai donné le programme de l'Ecole de Navigation d'Ostende dans une précédente chronique. Tu peux écrire à l'Administration de la Marine, Rue de la Loi, à Bruxelles. (...et Pierre BRASSINE.)

Jacques CARTER, Waterloo. — « Wandelaer et Sur l'Eau » et « Marine Nationale » se trouvent chez les gros marchands de journaux et revues.

Adolphe WAEFELAER, Wemmel. — Il serait trop long de te donner ici les calculs concernant le rapport des actions luni-solaires sur la terre. Si tu veux te reporter au Cours de Navigation du Capitaine LOZE, tu verras que l'action du soleil est 2,35 fois plus faible que celle de la lune.

RENARD, Forest. — Le papier est à déconseiller. Le zinc est bon et facile à souder; il faut prendre du 6 à 8/10 de M/M environ.

Monique PIRET, Michel VAN ACKERE, Gand. — Voulez-vous relire attentivement mes chroniques précédentes, ainsi que le courrier; vous y trouverez les renseignements demandés.

SI... TOUS LES AMIS DE TINTIN S'ALIGNAIENT DE FRONT, ILS FORMERAIENT UN RANG LARGE DE 150 Kilomètres.

PETITE HISTOIRE DE LA MARINE

FREGATE. - Bâtiment de guerre à 3 mâts, n'ayant qu'une batterie. Son tonnage était immédiatement inférieur à celui d'un vaisseau de ligne. Les frégates sont les ancêtres des cuirassés d'escadre.



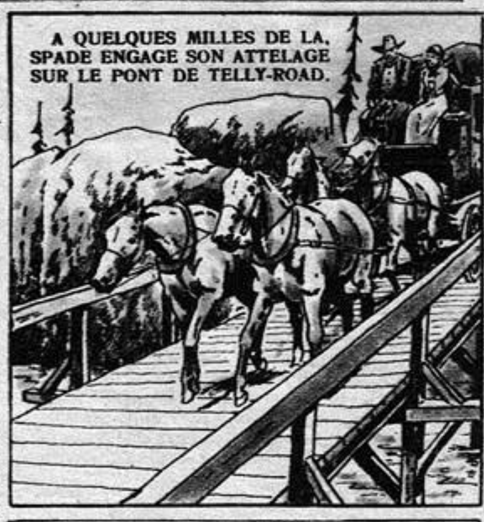
TEDDY BILL

DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

PAR LE RALLIC











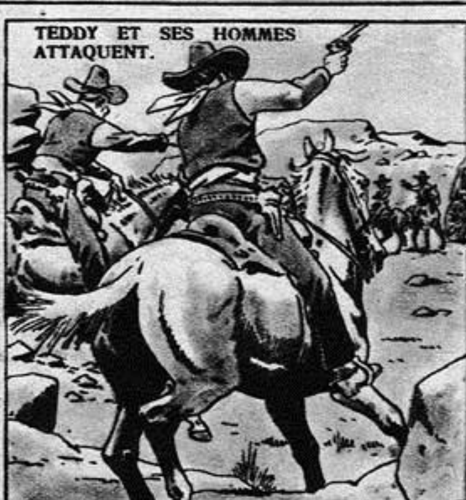














(A suivre.)



UN HOMME *eut pitié...*

LA guerre est aussi vieille que le monde. Depuis les époques les plus reculées, les hommes ne cessent, hélas ! de se livrer des combats meurtriers. Quant à l'idée généreuse qu'un blessé, même s'il appartient à l'adversaire, a le droit d'être protégé et soigné, il fallut attendre de longs siècles avant qu'elle se fît jour.

Chez les anciens, la cruauté n'était pas un sujet de réprobation. Le fameux mot d'ordre « Vae victis » (Malheur aux vaincus !) s'appliquait partout. L'homme faible, l'homme tombé était irrémédiablement perdu.

On vit bien, au Moyen-Age, des moines nommés « frères hospitaliers » accompagner les croisades pour soulager malades et blessés et, plus tard, lorsqu'au 16me siècle les armées devinrent permanentes, des médecins et des chirurgiens suivre les troupes régulières, mais ces progrès ne mirent pas fin aux cruautés abominables de la guerre. Si les blessés étaient mieux traités, chaque armée, cependant, ne soignait que SES SOLDATS. Les blessés ennemis étaient « achevés » ou traités d'une manière odieuse. Quant aux hopitaux et aux ambulances, rien ne les protégeait des attaques et de la cruauté de l'adversaire.

★

En 1854, un conflit sanglant mis aux prises, en Crimée, Anglais, Français, Turcs et Russes. Abandonnant délibérément sa patrie et sa famille, une jeune Anglaise, Florence Nightingale, s'embarqua en compagnie de plusieurs femmes animées comme elle d'un souffle ardent d'abnégation et de pitié, pour soigner les victimes de la guerre.

Son courage, son inlassable dévouement eurent raison de toutes les difficultés. Chaque soir, avant d'aller goûter les rares heures de repos que lui laissait son service, elle parcourait les immenses salles de l'hôpital, une petite lampe à la main, réconfortant les blessés, consolant les moribonds, apportant un rayon de douce lumière à tous ces cœurs meurtris. Les soldats l'appelaient « la dame à la lampe » ; ils embrassaient son ombre quand elle passait sur le mur...

Si admirable que fût la conduite de Florence Nightingale, son œuvre n'eut cependant pas de suite. Il ne lui avait pas été possible d'organiser un service d'entr'aide suffisamment étendu et suffisamment efficace.

Quatre ans plus tard, un nouveau conflit éclatait ; en Italie, cette fois. Les armées françaises et sardes étaient lancées contre les troupes autrichiennes d'occupation.

Un hasard providentiel voulut qu'un jeune suisse, Henri Dunant, assistât à l'effroyable bataille de Solferino du 2 juin 1859 qui, pendant 15 heures, mit aux prises 300.000 combattants. S'il n'a pas été témoin de toutes les péripéties du choc, du moins Dunant a-t-il pu en mesurer l'horreur. Après la bataille, il parcourut les champs couverts de blessés et de morts. Des cris déchirants, des râles, s'élevaient autour de lui. C'est à ce moment que, bouleversé par ce spectacle horrible, Dunant sentit naître en lui l'idée généreuse qui engendrerait la plus belle œuvre d'entr'aide de tous les siècles.

Mais le temps pressait. Aidé de quelques femmes charitables, il organisa immédiatement un service rudimentaire d'ambulance dans la petite ville de Castiglione, voisine du champ de bataille. Les scènes d'horreur dont il fut témoin devaient lui laisser un souvenir impérissable. Aussitôt après la guerre, il écrivit un « Souvenir de Solferino », dont les accents pathétiques allaient émouvoir le monde entier. Parcourons-en quelques passages...

« Sur les dalles des hôpitaux ou des églises de Castiglione, écrit Dunant, ont été déposés, côte à côte, des hommes de toutes nations : Français et Arabes, Allemands et Slaves. Ils n'ont plus la force de remuer, et des cris qu'aucune expression ne peut rendre, retentissent sous les voûtes des sanctuaires. « Ah ! Monsieur, que je souffre ! me disaient quelques-uns de ces infortunés, on nous abandonne, on nous laisse mourir misérablement et pourtant nous nous sommes bien battus ! »

» Dans leur détresse, ils implorent le secours d'un médecin, ou se roulent de désespoir dans des convulsions qui se termineront par le tétanos et la mort. Quelques soldats, s'imaginant que l'eau froide qu'on verse sur leurs plaies déjà purulentes, produisait des vers, refusaient, dans cette crainte absurde, de laisser humecter leurs bandages ; d'autres, après avoir eu le privilège d'être pansés dans les ambulances volantes, ne le furent plus durant leur station forcée à Castiglione, et ces linges excessivement serrés en vue des secousses de la route, n'ayant été ni renouvelés, ni desserrés, étaient pour eux une véritable torture. La figure noire de mouches qui s'attachent à leurs plaies, ceux-ci portent de tous côtés des regards éperdus qui n'obtiennent aucune réponse...

« Ne me laissez pas mourir ! » s'écriaient quelques-uns de ces malheureux qui, après m'avoir saisi la main avec une vivacité extraordinaire, expiraient dès que cette force factice les abandonnait... Un vieux sergent décoré de plusieurs chevrons, me disait avec une tristesse profonde, d'un air de conviction et avec une froide amertume : « Si l'on m'avait soigné plus tôt, j'aurais pu vivre, tandis que ce soir, je serai mort ! » Et le soir, il était mort... »

★

Dunant termine son livre en montrant quels services rendrait une société de secours aux blessés, à quelque nation qu'ils appartiennent.

L'année suivante en 1863 se forme, à Genève, un Comité chargé d'étudier les propositions de l'auteur. On décide de créer une organisation internationale.

Dunant s'en va de pays à pays. Il visite les rois et les chefs d'état, s'efforce de les intéresser à son projet. Partout, il est accueilli avec une grande faveur.

« Un peuple qui ne participerait pas à cette œuvre de confraternité humaine, déclare le roi de Saxe, se mettrait au ban de la société ».

Napoléon III, vainqueur de Solferino, se passionne pour l'idée de Dunant.

Les événements dès lors se succèdent rapidement. La même année, les délégués de 16 pays se réunissent à Genève et créent l'œuvre internationale de la Croix-Rouge.

Blessés et malades seront dorénavant soignés quelle que soit leur nationalité. Les belligérants s'engagent à respecter les hôpitaux et les ambulances. Comme signe distinctif, la croix rouge sur fond blanc est adoptée.

En 1864 est signée la convention de Genève qui constitue la charte fondamentale de la Croix-Rouge, le premier pacte d'entr'aide véritable que connaisse l'histoire.

Dunant a vaincu !

Avec lui, la pitié vient d'acquérir droit de cité dans le monde.

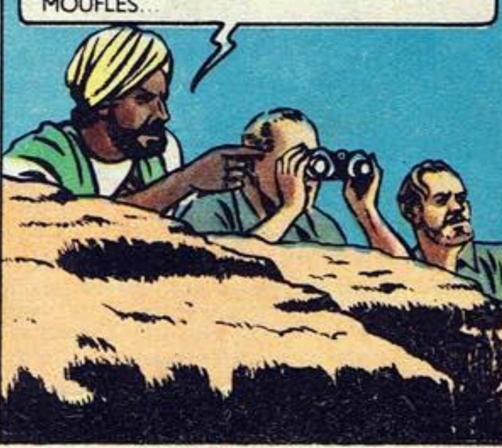


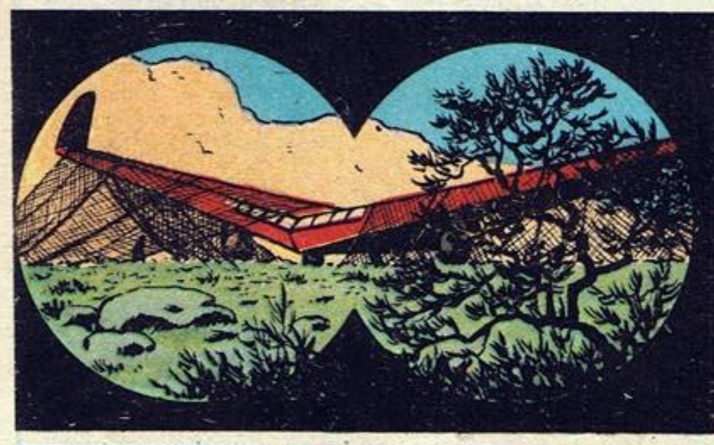
LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)





















(A suivre.)

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER





















(A suivre.)